

CAMON Ferdinando, *Un altare per la madre* (Garzanti, 1978, 120 p.)

Dernier roman du "Ciclo degli ultimi" après *Il quinto stato* et *La vita eterna*, *Un altare per la madre* a reçu le prix Strega à sa parution en 1978. Des critiques l'ont jugé terne, d'autres l'ont qualifié de chef d'œuvre.

Ce petit livre est entièrement consacré à la mère de l'auteur, dont les obsèques ont lieu à l'ouverture. Son fils est revenu auprès des siens pour l'enterrement et va passer les jours suivants avec son père et son frère.



« Maintenant la mère était morte, mais cela n'était pas possible ». « Son être va continuer à s'effacer, je voudrais la prier de s'arrêter de mourir », écrit-il. C'est alors que le père, paysan taciturne, entreprend, dans une sorte de délire commémoratif épique, de construire un "autel", une chapelle votive à cette morte dont l'effacement était tel qu'il ne lui adressait pas la parole et semblait même ne pas la voir de son vivant.

Mais pour ce faire, il a besoin de cuivre. Alors tous les habitants du village, même les plus pauvres, vont faire don de leurs chaudrons afin que le père de l'auteur puisse mener à bien son projet.

C'est une civilisation paysanne destinée à prendre fin dans les années soixante avec l'arrivée dans les campagnes de l'électricité, de la radio et, pour la première fois, des nouvelles et des images du monde entier. Avec elle disparaîtra un type d'homme, ainsi qu'un type de morale.

L'auteur, issu de cette famille de paysans pauvres de Padoue, trace un portrait de femme belle, sensible, dure à la tâche, humble, souriante, économe, pieuse et brave. Mais plus que tout cela il décrit la Mère avec un grand M et le père avec un grand P, qui la sanctifie. Son récit autobiographique passe du conte à la légende et jusqu'au divin car pour l'auteur, pour qui ne tue point la mort n'existe pas.

« Chi non uccide non morrirà. La morte è una scelta : basta nonscegljerla. È un atto di volontà : basta non volerla. Un uomo è appoggiato al muro, altri uomini gli sparano : questi hanno scelto la morte e stanno morendo, quello vivrà in eterno ». (p.104)

Ce petit livre est peu commun, la sobriété du style semble avoir été voulue pour traduire au mieux la simplicité et la droiture d'un monde paysan qui disparaît avec le décès de la mère, et sans doute bientôt celui du père.

Le titre retenu par l'auteur, "Un autel pour la mère" s'inscrit dans cette recherche de simplicité, ce que n'a pas compris l'éditeur de la traduction française parue en 2008, intitulée *L'apothéose*.

François GENT
mars 2019